

Inter

Art actuel

FIMAV 5

Gilles Arteau

Numéro 38, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arteau, G. (1988). FIMAV 5. *Inter*, (38), 48-49.

Le Festival international de musique actuelle de Victoriaville version '87 aura compté quelque 5 000 entrées en plein cœur des Bois-Francs.

Reconnu par notre Ministère des Affaires culturelles comme événement majeur (plusieurs connaissent ce programme d'aide particulièrement arbitraire), au même titre que le Festival de

FIMAV 5

« L'aspect divertissement de ces œuvres prend un sens équivoque parce que ce que l'époque considère inconfortable gâte continuellement le plaisir... »

KAGEL



Cecil TAYLOR

jazz de Montréal ou le Festival d'été de Québec, le FIMAV réalise à leur différence une action notoire de décentralisation de la culture en prenant appui sur la région du Québec où l'on trouve la plus forte concentration de groupes associatifs et d'organismes communautaires.

Est-ce là la seule différence ? Et la base de la réussite ? Cinq années de programmations équilibrées pendant lesquelles ce festival aura mis à l'avant-scène des courants musicaux péniblement diffusés par Ambiances magnétiques, Recommended Records, Rift, Parachute, ZOAR, Lumina, Incus, etc. ; et se sera gagné la présence fidèle d'un personnage comme Fred FRITH, associé à une foule d'explorations sonores audacieuses des quinze dernières années. Présence qui indique une constance qui étonne, tout en permettant de comprendre que Victoriaville est devenue, pour les artistes, non seulement un élément de leur calendrier de performances, mais aussi un lieu de rencontres et de découvertes.

Mais comment expliquer que le public, composé à 50 % d'amateurs des régions de Montréal et Québec, se déplace et achète (nous ne sommes pas au Festival d'été) des spectacles aussi exigeants ?

Pauline OLIVEROS, directrice artistique du New Music America, seule sur scène avec son accordéon, un casque de voix et deux pédales d'effets, et qui construit des climats qu'elle casse, allant de RILEY à STOCKHAUSEN et de Prat NAT à BERBERIAN, ce n'est ni le chant classique et encore moins la chanson populaire.

Et essayez d'entendre à la radio Eugene CHADBOURNE et Jon ROSE, en train de distiller leur humour corrosif dans un mélange de sons hétéroclites tirés de leurs instruments inventés, modifiés, détournés, sur fond de country, beat rock et « changements de poste » de télévision.

Pour cette cinquième édition, 120 artistes d'Australie, du Portugal, du Canada, de la France, des États-Unis, du Danemark, d'Allemagne, de la Belgique, d'Angleterre, du Québec et de la Suisse, venus offrir l'essentiel de leurs fabrications musicales sous les formes diversifiées du jazz, du rock d'avant-garde, des sonorités électro-acoustiques, de l'improvisation, et des « écritures/gestuelles » contemporaines.

Pourtant le public suit. Il regarde, écoute (et en redemande), Cecil TAYLOR en train de danser, dire sa poésie, et épuiser un piano sous une avalanche de clusters martelés avec une vélocité et une tendresse qui font espérer que certaines choses soient infinies.

Il affronte l'improvisation radicale à la manière de Company, et prend plaisir à la joute incertaine qui se déroule entre Tom CORA, Steve BERESFORD, Gerry HEMINGWAY et Derek BAILEY. Plusieurs, dans la salle, se rappellent l'exceptionnel duo BAILEY/BRAXTON, l'année précédente.

Quelques pas plus loin, les mêmes curieux et d'autres pourront s'emplier les oreilles de la demie tonne de verre manipulé par le Glass Orchestra. Juste avant d'aller rire et se laisser charmer par les ballades à la Bertold BRECHT et les élocubrations scéniques de GOEBBELS et HARTH.

Quelque chose se passe comme si ce festival ne tenait pas au phénomène de consommation d'un genre musical. Qui oserait définir « musique actuelle » ?

TAYLOR racontait, lors de sa conférence de presse, qu'il avait créé ses propres structures d'intervalles ; assimilé et développé certains jeux de MONK ; et mis au point, dans la lignée de COLTRANE, sa propre façon d'organiser les sons.

GOEBBELS, quant à lui, affirmait qu'il n'était plus possible d'inventer dans les idiomes établis ; que ce qui restait, c'était l'utilisation prudente des éléments de ces langages musicaux et leur collage dans une mise en forme originale.

Qu'auraient dit Gordon MONAHAN et Richard TEITELBAUN ? CHADBOURNE, Christian MARCLAY et FRITH ?

Qu'importent ces opinions, elles désignent une piste. Une large partie du public de ce festival cherche, peut-être, bien au-delà des musiques qui se recon-

naissent, celles qui sont en train de s'inventer dans la foulée des traditions de l'innovation, et des pseudo-minorités.

Car « que veut dire minorité à l'échelle du monde ? » Et n'est-il pas vrai que « tout a été primitif » ? Il y aura eu bien d'autres patenteux d'instruments avant Harry PARTCH, et bien d'autres intégrateurs des sons sociaux avant la musique des bruits des futuristes, et bien d'autres partitions graphiques avant KAGEL, et bien d'autres tenant de l'indéterminé des sons avant CAGE, et d'autres adeptes du métissage des genres avant, et des harpes éoliennes avant, et des neumes.

Mais cette tradition de la minorité persiste par le rejet radical des compromis requis pour les plus larges audiences. Ce par quoi Victo ne sera jamais le festival de jazz de Montréal, ou pire encore notre « beach party » sous le pigeonier !

À preuve, le travail de couverture sur place effectuée par Ear Magazine, Down Beat, Option, CKLN (Toronto), Mirror, Coda Magazine, et des journaux comme La Presse, The Gazette, Le Devoir et... non Le Soleil n'y était pas !

À preuve également l'importance de la participation de Radio-Canada, qui en tire une part appréciable de ses diffusions FM.

Le Festival de Musique actuelle de Victoriaville, ce sont également des confrontations dynamiques entre musiciens d'ici et d'ailleurs. FRITH/LUSSIER, par exemple, ou DUCHESNE dans Man in the elevator avec, entre autres comparses, Arto LINDSAY et Chris CUTLER. Et une étiquette de disque qui fera paraître bientôt ses troisième et quatrième enregistrements, dont Confiture de Gagaku, composition de Jean DEROME pour dix musiciens et la gravure sur pellicule de Pierre HÉBERT. Que souhaiter ? Que l'un des rares lieux d'expression des musiques qui ne soient pas que la traduc-

tion des impérialismes économique-culturels conservent la qualité et l'intégrité de cette cinquième édition. Et que le Québec apprenne, au fil des ans, qu'il présente l'un des rares festivals de cette nature à travers le monde. Puisque les seules comparaisons qui tiennent sont : Company Week (Angleterre), Moers (Allemagne), Mimi (France) et New Music America (U.S.A.) L'automne prochain ? Bien sûr.

Gilles ARTEAU

